

RU

La partie historique

Ly Thanh Kim Thúy est née en 1968, à Saïgon, pendant l'offensive du Têt, dans la partie sud et proaméricaine du Vietnam, en guerre fratricide avec le nord communiste.

Grand-père préfet, mère mondaine, oncles politiciens et scientifiques : la famille était aisée, la demeure, vaste, les serviteurs, nombreux. Petite, Kim a grandi à l'abri du chaos, loin des bombes au napalm.

En 1975, la réalité frappe à la porte : les communistes ont gagné!

La ville de Saïgon tombe aux mains des communistes du nord, entraînant dans l'exil des centaines de milliers de Vietnamiens.

Ils réquisitionnent les maisons, emprisonnent et exécutent. Les mois et les années passent, les conditions se dégradent et une évidence se dessine, lourde de risques : il faut fuir.

La famille de l'auteure, Kim Thuy, a attendu trois ans avant de quitter la ville renommée Ho Chi Minh par le régime communiste.

En 1978, sa famille a fait comme quelque 60 000 autres Vietnamiens (en 18 mois) et s'est réfugiée au Canada.

"Quand on partait, on avait l'impression que la communauté internationale nous attendait, alors que les migrants d'aujourd'hui, j'ai l'impression que personne ne les attend."

Kim (elle a 10 ans) et les siens, tassés comme des sardines dans la cale d'un rafiôt, quittent leur pays avec des dizaines de compatriotes, laissant derrière eux possessions et statut social.

Après avoir vécu quatre mois en Malaisie dans un camp de réfugiés, la famille est accueillie en mars 1979 par le Canada au Québec.

Le point de chute, Granby, apparaît vite pour la fillette de 10 ans comme «le paradis terrestre». Tout le monde voulait les aider, leur donner des vêtements chauds, les inviter à la maison, leur faire visiter le zoo...

Pour survivre, son père acceptera avec une immense gratitude de nettoyer les toilettes d'une école, d'être livreur de restaurant, tandis que sa mère deviendra femme de ménage. Les enfants seront aussi mis à contribution.

Entre 1975 et 1989, la guerre du Vietnam a entraîné l'exil de un million trois cent mille Vietnamiens.

Le Canada aurait accueilli quelques 60 000 réfugiés à l'époque des "boat people" dont près 13 000 sont arrivés au Québec.

Aujourd'hui, réfugiés et descendants forment une communauté de 35 000 à 40 000 personnes.

L'auteure

Kim Thúy a effectué un double cursus universitaire à l'Université de Montréal : diplômée en linguistique et traduction en 1990 et diplômée en droit en 1993.

Mariée, deux enfants dont le plus jeune est autiste.

Elle a été couturière, traductrice, interprète, avocate, restauratrice, chroniqueuse culinaire et, depuis 2009, romancière à 40 ans.

Sa référence littéraire c'est Marguerite Duras.

Elle publie:

2009 : Ru, Éditions Libre expression

Grand prix littéraire Archambault // Prix du Gouverneur général // Grand Prix RTL-Lire // Prix du Grand public La Presse, Salon du livre de Montréal, catégorie Essai // Prix des cinq continents de la francophonie 2010.

Vendu à plus de 200 000 exemplaires au Québec.

A peine sorti des presses que les droits étaient vendus en France, en Italie, en Suède, en Allemagne, en Espagne et traduit dans plus de 15 pays.

Chevalière de l'Ordre National du Québec en 2015

Depuis elle a publié

- **À toi**, avec Pascal Janovjak, recueil de nouvelles en 2011,

- **Mãn** en 2013 l'histoire d'une orpheline d'origine vietnamienne qui découvre la culture québécoise et française à travers la cuisine vietnamienne,

- **Vi** en 2016,

et **La goutte** une nouvelle inédite (*que je n'ai pas lu*)

On trouve de très nombreuses interviews et commentaires de cette auteure, sur :

<http://www.tfo.org/fr/univers/carte-de-visite/100464650/kim-thuy-auteure>

Si vous n'en écoutez qu'un ce devrait être celui-là (durée 26')

Pourquoi ce livre

Ce livre fut écrit en un an (quand son mari l'a mis en punition)

En reprenant les notes de "son petit carnet" dans lequel elle notait, dans ses moments libres de restauratrice, ses souvenirs, d'une écriture fine et serrée mais elle l'a porté, déclare-t-elle pendant 25 ans.

Elle n'est pas à l'origine de son édition, elle écrivait pour elle; ce sont deux amis qui l'ont apporté aux éditions libre expression.

Le titre RU signifie «petit ruisseau» en français, et «berceuse» ou «bercer» en vietnamien mais c'est aussi le nom de son restaurant "ru de nam" qu'elle dirigea pendant 5 ans.

Ce livre est un hommage à tous ces gens qu'elle a croisés, qu'elle a eu "la chance de côtoyer"- ses anges gardiens de Granby, les Claudette, les Messieurs Girard qui ont été sa deuxième famille; son oncle excentrique, sa grand-mère majestueuse, sa mère forte, dure, aimante.

Elle déclarera plus tard:

"**Mon intention** c'est de dire merci, de rendre hommage, de faire voir aux québécois combien ils sont beaux, extraordinaires."

"C'était que le lecteur visite notre univers plutôt que leur raconter l'histoire de cette immigration."

Elle dit avoir écrit aussi à la demande de ses enfants qui ne comprenaient pas pourquoi leurs grands parents vivaient au Québec, afin de leur expliquer leurs histoires et de leur donner, en héritage.

L'histoire

Elle nous raconte son histoire, celle de l'histoire des migrants vietnamiens dans les années 75-80, celle de sa famille, de son exil, de ses apprentissages de la vie, de la période heureuse au Sud Vietnam. "J'ai vu le jour à Saïgon, là où les débris des pétards éclatés coloraient le sol de rouge comme des pétales de cerisier" et de la période de la guerre fratricide "où coule le sang des deux millions de soldats déployés, éparpillés dans les villes et les villages d'un Vietnam déchiré en deux ", (page 1) du Canada qui les a accueilli, accepté, intégré, de son âge adulte où elle retournera en mission au Vietnam et à Hanoï, pendant 3 ans, de son goût pour la cuisine, des odeurs, des parfums, mais surtout c'est un véritable hymne à l'amour, à la réconciliation.

"Mon récit n'est pas un récit autobiographique, insiste-t-elle. Ce livre-là n'est pas mon histoire. Je prends l'excuse de raconter «à travers moi» l'histoire de tous ces gens que j'ai croisés. Malgré leurs souffrances, leur immense pauvreté, il y a dans leur histoire une beauté extrême."

Le style

Ru est composé de très courts récits comme de petits tableaux (j'en ai compté 113 pour 204 pages, la moitié en réalité, 142 pages dans l'édition originale) liés un peu comme dans une ritournelle : la première phrase du chapitre reprend le plus souvent l'idée qui terminait le chapitre précédent, permettant ainsi de faire le pont entre tous les événements que la narratrice a connus.

Écrit sur un ton féminin, maternel, chaleureux, poignant et très original, qui dépasse la tranche de vie traditionnelle, Ru dénote un grand talent dans l'art de raconter, où le souvenir devient prétexte tantôt au jeu, tantôt au recueillement. Un récit d'une adorable et candide survivante, un récit qui contient toute la grandeur de la vie. (*ce n'est pas de moi*)

Les personnages

La narratrice (et auteure), Nguyen An Thin, ce qui veut dire "intérieur paisible" son rôle c'est de continuer, d'être la fille de sa mère, la mère de ses enfants.

"Ma naissance a eu pour mission de remplacer les vies perdues. Ma vie avait le devoir de continuer celle de ma mère" (1ère page)

Les habitants de la ville de Granby (à 100kms de Montréal) et leur accueil, leur générosité, le paradis terrestre pendant leur première année de migrants; "la ville de Granby a été le ventre chaud qui nous a couvés durant notre première année au Canada" (page 43) et notamment Monsieur Ming, ce Vietnamien qui le premier lui a parlé «de littérature, de la beauté des mots»

"Cet homme, qui avait étudié la littérature à la Sorbonne, avait survécu aux camps de rééducation grâce à un tout petit morceau de papier sur lequel il écrivait et récrivait jour après jour, pour ne pas succomber à la folie. C'est grâce à lui que j'ai découvert la pureté, le pouvoir de l'écriture. L'écriture pouvait vraiment sauver des vies."

La famille Girard, "la personnification du rêve américain, qui une fois obtenu, ne vous quitte plus comme une greffe, ou une excroissance" (page 126) **ses grands parents, ses parents qui traversent tout le roman, ses deux enfants, Pascal et Henri.**

"Je voulais qu'ils apprennent à se soutenir l'un l'autre comme mes frères et moi l'avions fait"
"Les liens se tissent avec les rires, mais encore plus avec le partage, les frustrations du partage" (page 88)

"Cependant ce sont mes enfants qui m'ont enseigné le verbe aimer, qui l'ont défini."
(page159)

Mais aussi: "Je dois attendre encore quelques années avant de pouvoir leur rapporter qu'en d'autres temps, d'autres lieux, l'amour d'un parent se révélait dans l'abandon volontaire de ses enfants" (page 67)

Le professeur d'anglais en Malaisie, sa cousine Sao Mai, qui a toujours parlé en son nom, dont elle est l'ombre. (page 207) "Je suis encore l'ombre de Sao Mai. Mais j'aime l'être..."

L'oncle Deux, un personnage, député mais aussi chef de l'opposition à Saigon, "à l'allure de jeune premier" le père de Sao Mai, le père qu'elle aurait aimé avoir dans son enfance à Saigon "Pendant toute mon enfance, j'ai souhaité secrètement être la fille de l'oncle Deux " (page 83) mais aussi dénonciateur de la fuite de ses fils par peur de les perdre ou par peur de se faire découvrir comme anticommuniste (page 98) et toutes ses tantes et oncles numérotés (tante quatre, tante six, tante sept, tante huit, oncle neuf...)

Le Vietnam

Avec ses deux langues, celle du nord et celle du sud (page 129), avec ses camps de rééducation (page 136), avec ses livres de mathématiques pour raconter les héros communistes (page 146), avec cet enfant de 7 ans exécuté par les soldats "la panique l'a fait taire. Les soldats l'ont tu" (page 199), mais aussi "On oublie souvent l'existence de toutes ces femmes qui ont porté le Vietnam sur leur dos pendant que leurs maris et leurs fils portaient leurs armes sur le leur" (page 72), ou "Un étang de lotus en banlieue de Hanoi. Des femmes «au dos arqué, aux mains tremblantes», assises au fond d'une barque, qui vont d'un plant à l'autre, déposant délicatement à l'intérieur de chaque fleur quelques feuilles de thé qu'elles recueilleront au lendemain, tout imprégnées du parfum des lotus. Chaque feuille de thé conservera ainsi "l'âme de ces fleurs éphémères" (page 74), les marchandes de rue (page164)

La peur

"Le paradis et l'enfer s'étaient enlacés dans notre bateau" (page 15), "nous étions figés dans la peur, par la peur" (page 16)

"Ce bateau était notre paradis puisqu'il nous promettait un tournant dans notre vie, un nouvel avenir, une nouvelle histoire, mais il était aussi notre enfer parce qu'il était trop fragile pour la mer... "

Mais aussi (pages 51, 53) et dans tout ce désordre, des traits d'humour.

"Il ne connaissait pas l'utilité de ces soutiens –gorge...ils ressemblaient aux filtres à café de sa mère, faits de tissu cousu autour d'un anneau en métal dont un bout torsadé servait de manche...et pourquoi étaient-ils doubles" (pages 56, 59)

Mon impression

C'est un livre d'une très grande beauté, d'une très grande sensibilité, plein de poésie, émouvant, drôle parfois.

J'ai consulté de nombreux sites internet (c'est bien plus aisé avec les auteurs contemporains et de plus Kim Thuy se prête très volontiers au questionnement des journalistes - de plus elle est passionnante à écouter et se raconte sans manière et sans détours, quelquefois de façon très anecdotique.

Bref pour moi ce fut une belle rencontre par l'écrit mais tout autant en l'entendant à l'occasion de mes recherches pour vous présenter ce livre un dernier extrait:

"Mes parents nous rappellent souvent, à mes frères et à moi, qu'ils n'auront pas d'argent à nous laisser en héritage, mais je crois qu'ils nous ont déjà légué la richesse de leur mémoire, qui nous permet de saisir la beauté d'une grappe de glycine, la fragilité d'un mot, la force de l'émerveillement. Plus encore, ils nous ont offert des pieds pour marcher jusqu'à nos rêves, jusqu'à l'infini." (page 75)